



## À table

---

*Michelle Tochet*

Se remplir. Et cela jusqu'à dégueuler. Vomir presque exactement ce goût que vous aviez mangé avec rage et obstination. Au-dessus cette bile qui mène le vomir à portée de bouche. Le goût du fromage, du thon... soit... et des oignons par exemple. Oignons, là c'est moins facile et ne donne pas ce goût de *revenez-y*. Remplir par quelque chose cet intérieur malheureux, dépité de la vie. Affolé. Avaler de peur de connaître la faim, la gourmandise des nantis qui envahit tout. *La Grande Bouffe*. Une vieille histoire des années 1970. Des gens qui décident de se suicider en mangeant, dans ces années prospères dont ils écument, en bouffant, en se remplissant la panse. Tout le monde est cela, même le mannequin qui fait un écart en mangeant une cacahuète, qu'elle ira rendre, ou qui lui pèse sur l'estomac, les intestins et leurs contorsions insensées.

Il y a aussi ce mec dans un film des Monty Python, *Le Sens de la vie*, qui explose enfin. Le ventre tendu comme celui d'un cachalot, dur et empli de désaccords. Et ce n'est pas tout à fait drôle, s'y mêle une sorte d'horreur, jusqu'aux plats qui lui sont présentés. Et il y a des spaghettis sauce tomate, forcément des spaghettis, qu'il dévore et déglutit presque en même temps, car ce mec ne *mange* plus. Son tour de taille est faramineux, serré dans son smoking avec son plastron blanc, blanc au début de la scène. La salle de restaurant est couverte de déjections de pâtes oranges parce qu'il a gerbé (sic), gerbe qui va jusqu'à dégouliner sur les gens autour, ceux qui sont aux tables à côté. Car cet homme dont c'est le dernier repas a une table centrale, de celui qui est un habitué. Chaque fois, et c'est l'ultime, il mange, trop, plus, et cela sans passion, sans joie de se permettre ainsi d'avaler à mort. Nous ne pouvons faire mieux que ce que nous impose le corps.

Voilà l'anneau dans l'intestin, pour que cette faim rencontre des limites. Au début, on doit peut-être espérer de faire péter cet anneau et d'être plus fort que lui.

Mais il gagne des larmes de tout ce qui ne viendra plus en bouche, de ce qui ne se passera plus dans la bouche, les corn-flakes ou les haricots blancs.

Dans *Tommy* des Who, il y a encore une scène d'anthologie, quand la mère, l'actrice Ann-Margret, se retrouve noyée dans une soupe de haricots blancs. Cette culpabilité d'alors, qui était simplement de pouvoir dire : « À table ! », quand l'Afrique, l'Asie, l'Inde crient « Famine ! ». Tout simplement. La scène de *Tommy* est écœurante (voilà le mot que je cherchais...). Une image à dominante de marron, comme un immense dégueuli-chiasse, qui n'aurait pas tout digéré et sort d'on ne sait où. Et l'on peut croire en un tout petit peu de reste d'instinct, infime et nécessaire à la survie, de cette hystérique de mère qui croit se noyer dans une *soupe Campbell*, cela dans la pièce carrée où elle se trouve.

Le siècle a été jalonné d'images de cet énorme bâfrage, qui pue la mort. La nature comme agent du danger. Celles qui se font vomir doivent vivre une espèce d'enfer. Les bras épais comme ceux d'un Rwandais, qui tiennent *Le Grand Meaulnes* bien serré. Toutes, même celles qui ne l'ont pas lu.

Donnez-moi une feuille de laitue, une tomate-cerise et un grain de maïs, pour le *fun*. Repas homéopathique, à force. Aucune fringue d'aujourd'hui, et cela partout, Gap ou Tati, n'est faite pour laisser le ventre s'épanouir, le ventre et ses largesses. La taille *small*, *S*, c'est celle qui vient seule à cette époque. Les beaux seins ronds – avant tout –, c'est l'exposition universelle ou le dos voûté à s'oublier dans un pull large. Le gros n'est jamais juste, pas injuste non plus, mais victime et au féminin en général. Déjà sous-estimé, le regard l'abandonne. Le laisse pendu à son crochet de boucher.

D'ailleurs dans les années 1970, les vêtements étaient amples, même s'ils devaient s'ajuster sur un corps mince au mieux. On pouvait y cacher des formes *embarrassantes*. L'hiver redonne un peu de courage, avec les superpositions de pulls et de gilets, de manteau qui cachent bien leur jeu.

Dans *Astérix légionnaire*, il y a un Goth, ou un Belge ou un Suisse, qui retire son énorme gilet de berger en peau de bouc qui tient debout tout seul, pour se retrouver gringalet devant le militaire romain qui doit l'estimer apte au service.

Mais l'été arrive et il n'y a plus d'alternative, sinon de plaquer ses seins et son gros ventre contre le sable. On se retrouve avec l'espoir que l'intestin s'immisce dans

toutes les côtes, le corps. S'aplatir, comme on le faisait auparavant, quand c'était encore possible. Comme une grossesse nerveuse qui n'a pas la joie d'enfanter.

L'autre face de la fable, c'est ce résidu qui a été là de tout temps, reste et fait un œuf d'autruche, quand on se regarde de profil. À se cacher dans la mer, quand elle est là. Dans l'eau. On se regarde de profil. Le double menton. Saleté de casse-croûte au jambon-œufs mimosas ! Le repas pantagruélique – seuls gros, Pantagruel et son fils Gargantua, qui traversent les temps, sinon Sancho Panza. Au-delà de ces ventres replets, je regarde tous ces ventres qui se débrouillent à la va comme j'te pousse pour rester plats, cela en repas-santé, en fichu corps qui ne prend pas de formes et cela sans efforts, en régimes et légumes frais.

Qu'importe les gros culs, c'est le buste que l'on regarde d'abord.

Les hommes aiment toujours les gros seins, les nouveaux, ceux qui sont ronds comme des golden, ou l'ascétique Birkin.

Donnez-moi des amphétamines ou de la coke, à défaut de la bière pour se défoncer, s'enfoncer dans l'oubli de soi, le rêve, pour un temps oublier qu'il existe une taille XS.